

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 27

Artikel: Maman...
Autor: Forge, H. S. de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196979>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ble indiquer qu'ils sont tous du même avis :

— Hum ! hum ! mossieu, tout est possible cette année ; on n'ose rien dire. La pluie peut encore durer quelques jours, tout comme y pourrait faire beau, là, tout d'un coup. Mais, on n'a pas beaucoup d'espoir. Qu'en dis-tu, Pierre, la Dent ne lâche pas son bonnet ? Et voyez-vous, mossieu, quand la Dent a son bonnet, c'est mauvais signe.

Alors, tout songeur, sous la pluie qui continue, le pauvre client reprend le chemin de l'hôtel. Sur la porte, le directeur, heureux de le voir revenir, le reçoit avec son plus gracieux sourire. Mais lui, maintenant, est dépité. Il lui semble qu'il est dans une prison. Le bruit de ses pas, résonnant dans les grands corridors déserts, lui fait une impression pénible. Il se laisse choir dans son fauteuil. Tandis qu'il écoute le bruit de la pluie tombant sur le toit de zinc de la véranda, bruit qui le poursuit comme une obsession douloureuse, il songe à cet hôtel immense, à ce directeur, à cette armée de cuisiniers, de sommeliers, de filles de chambre. Il revoit, comme dans un rêve, les longues files de bouteilles s'étageant dans les caves, les montagnes de provisions empilées dans le garde-manger ; il entend le ronflement de l'immense calorifère, qui distribue sa chaleur dans toute la maison ; le bruit de la machine électrique faisant monter et descendre les ascenseurs et répandant partout la lumière, et il se dit que depuis quinze jours — qui lui ont semblé comme un siècle — tout cela ne travaille, ne fonctionne que pour lui seul. Puis, affreux cauchemar, il se voit tout d'un coup transporté dans le bureau du directeur ; sur le pupitre est étalé le grand-livre. D'un côté, il voit la liste des frais d'exploitation qui s'allonge, s'allonge désespérément ; de l'autre côté, il ne voit que son nom, rien que celui-là. Il tressaille ; la frayeur le saisit. Il se demande avec angoisse si c'est lui, lui tout seul qui devra rétablir l'équilibre, faire la compensation. Il veut fuir, mais il recule à l'idée de la note, à l'idée de toutes ces mains tendues qui l'attendent à sa sortie, dont il est la seule espérance et qui, depuis quinze jours, ont acquis de nombreux titres à sa générosité.

Alors, dans un suprême désespoir, qu'il ne peut contenir, il s'écrie : « O soleil, aie pitié de nous. Perce ce voile de nuages qui nous empêche de contempler ta gloire ; dissipe ces brouillards qui nous glacent. Que sous l'influence de ta bienfaisante chaleur, fondent les neiges qui recouvrent encore les pâturages, afin que les échos des monts résonnent du *iou-eh* des pâtres, des sonnaïles des troupeaux ! Parais, afin qu'on entende, sur les routes ensoleillées, les grelots des diligences emportant vers la montagne tous les écoliers en vacances, tous les citadins, soupirant après le grand air, après la liberté ; afin que les touristes puissent, chaque matin, des hautes cimes, te saluer, joyeux, à ton lever ! »

— Que le ciel vous entende ! exclame une voix.

C'est le directeur. Toujours inquiet lorsqu'il est quelques instants sans voir son client, le seul, l'unique, il vient aux nouvelles. X.

Niaffet et le lutenient.

Çosse sè passavè deïn lo teïmps dâi bounès vilhès casernes N° ion et N° dou, io lè sordats allâvont fèrè l'exercîço su la pliaçce dè Mont-bénon.

Deïn cé teïmps, lè dzouvenès dzeïns, que passâvont l'écoula, n'étiot pas menâ à l'alle-manda coumeint ora, quand bin fasioint tré ti lào serviço bin adrai et que l'étiot asse crâno militéro qu'âo dzo dè hoai.

N'y a qu'â dévezâ avoué clliâo vilho dâi campagnès dè Bâlâ, dè quarante-sa et tant

d'autro io on ouïessâi cratsi la mitraille et vo deront que l'ont bio fèrè, que, du la révejon, lo militéro n'est quâsu pereïn et que, du adon, n'ont jamé ouzâ reinmourdzi 'na dierra po dè bon.

Lè z'autro iadzo, lè sordats fraternisâvont bin mé avoué lào luteniens et lào capiténo et s'eïn geïnâvont pas tant coumeint ora ; prâo soveïnt, clliâo z'officiers allâvont bairè on verro avoué lè sordats et, quand l'étiot su lè reings et que y'avâi repou, vegnivant dévezâ avoué leu et contâ dâi gandoisès, tot coumeint se l'étiot ti d'apareints. Ora, allâ-lai, clliâo dzouvenès dzeïns que passont l'écoula n'ouzont pa pi tōtsi la man à lào capiténo, quand bin mimo sariont dâo mimo sacellio et sont tant tegnus fermo qu'on caporat n'ouze pa pi dèmandâ dâo fu à n'on pioupiou quand bin l'ariont coumeniï einseïmbllio. Que volliâi-vo, l'est lo respè dâi galons, coumeint diot.

L'âi avâi deïn 'na compagni dè vortigeu on gaillâ dè pè la Comba, qu'on l'âi desâi Niaffet, po ceïn que lo boutafrou l'âi manquâvè pas ; l'eïn avâi adé dâi totès galzès à deré, et quand l'avâi lo mor ein route, sai su lè reings, sai âo repou, fasâi crèvâ dè rire tot lo peloton, avoué lè guieuseri que débitâvè.

Lè z'officiers lo cognessant du granteïn po ceïn que l'avâi dza fè on part dè camps, assebin, quand l'aviont coumandâ repou, sè ramassavont quâsu tré ti vai lo peloton à Niaffet po poi recaffâ on bocon.

On iadzo, que l'étiot dinse on part ètâi su l'herba, on dzouveno lutenient que volliâvè passâ po on tot fin dese à noutron mina-mor :

— Dis-vâi, Niaffet, n'eïn a-tou pas iena à no contâ sta vèprâ ?

— Binsu, l'âi repond l'autro ; mâ n'ouzo pas la vo deré !

— Et porquieï ?

— Per ceïn que vo mè fariâ coffra po sta né, se la vo ditès !

— Dis-lâ adé, te n'as rein a risquâ, n'aussè pas poairè, firon tî clliâo galounâ qu'étiot què.

— Du que l'est dinse, va que sâi de. Et bin, dese Niaffet âo lutenient, sèdès-vo quinna difereïnça l'âi a eintrè lo tâi dè la mâison dè force et voutra casquieïta ?

— Ma fai na, n'eïn sè rein ! dese lo dzouveno traina-palassa.

— Et bin, fâ lè vortigeu, y'eïn a min, por ceïn que ti dou achottont dâi crouiès guieïx !..

Ma fai, vo z'ariâ falliu vairè clliâo z'officiers et tota la compagni coumeint sè mâillivont lè coûtès dâo tant que recaffâvont ; mâ, lo pourro lutenient que la trovâvè on bocon forta, sè moozâi la leingua et rizâi dzauno, kâ l'avâi 'na vergogne dâo tonéro d'avâi ètâ dinse refé pè cé tsancro dè Niaffet ; et coumeint l'aviont ti promet que ne l'âi baillèront min dè cliou, n'ouzâvè tot parai rein deré, mâ sè peinsâvè tot balameint dè lai reindrè tot lo drâi la mounia dè sa pice ; adon ye revint vai lo vortigeu et l'âi dese :

— Et bin, du que t'as tant crouïa plliatena, sâ-tou mè deré dierro faut d'aunès dè grisette po veti on bourrisquo ?

Adon Niaffet fâ ètâ dè sè grattâ derrâi n'orolliè et repond âo lutenient :

— Ma fai, n'eïn sè rein âo justo, mâ ceïn est prâo èzi à savâi : vo n'ariâ qu'â dèmandâ ceïn âo Cosandai que vo z'a fè voutra tunique et voutrès tsaussès !..

Stu iadzo, vo z'arâ falliu ourè quinnès recaffâiès l'ont fe deïn tot lo peloton, assebin po lè fèrè botsi, lo lutenient, que radzivè, s'est dépatâi dè vito trèrè son sabro et dè coumandâ :

— Hardi ! à vos rangs !

C. T.

Maman...

Nous étions six officiers couchés dans le salon du petit château de Longueval, brès de Beaugency, transformé en ambulance. Tous les six nous avions été blessés à Coulmiers. Aucun de nous ne paraissait en danger de mort, et les premiers jours de fièvre passés, la douleur des plaies se calmait peu à peu et ne revenant que par instants, la joie de vivre avait repris le dessus. Inconnus la veille les uns aux autres, nous nous étions réciproquement présentés nous-mêmes, devenus tout de suite intimes comme liés par une parenté, celle du sang versé en commun dans la même plaine.

On savait les Prussiens en retraite, Orléans réoccupé par nos troupes, et nos entretiens d'un lit à l'autre avaient une note joyeuse, un reflet de victoire.

Trois d'entre nous sortaient de Saint-Cyr et, bien que d'âges, de promotions et de grades différents, nous avions aussitôt repris notre bonne camaraderie de jeunesse, évoquant les souvenirs de l'Ecole, communs à tous, retrouvant la langue spéciale du bahut et nous appelant Monsieur Bazar : sans compter le nombre de galons que portaient les manches des tuniques gisantes sur nos lits.

L'un de nous était déjà commandant, tout jeune pourtant, échappé de Sedan, spirituel, gai, entraînant dans sa conversation, alerte comme il avait dû l'être à la tête de son bataillon. Celui-là avait deux balles dans la cuisse. L'autre, tout frais sorti de l'Ecole juste pour la guerre, avait reçu un éclat d'obus au côté la première fois qu'il avait vu le feu. Pour moi, arrivé d'Afrique un mois avant comme capitaine de la légion étrangère, je possédais un bras labouré par un biscaïen, de la main à l'épaule. Je m'étais refusé à l'amputation, préférant mourir à rester manchot du bras droit, et bien m'en a pris puisque je suis aujourd'hui debout avec l'usage de mes deux bras.

Les autres étaient un capitaine d'artillerie, que nous appelions M. Pipo, et qui, pris par les deux jambes, se mettait gravement sur son séant et prétendait nous faire des conférences sur la balistique et les règles de la trajectoire, ce qui lui valait des grognements tumultueux et peu encourageants ; puis un lieutenant du train, le meilleur des hommes, mais qui ne pouvait parler sans jurer comme cinquante patens, d'autant plus irrité qu'une balle très mal placée l'obligeait à rester couché sur le ventre et lui faisait craindre de ne plus pouvoir jamais s'asseoir ; enfin le dernier, mon voisin de lit, un petit officier de mobiles presque imberbe, le plus malade de nous tous, avec un coup de feu dans la poitrine, mais sans qu'aucun organe essentiel fût lésé.

Nous menions vraiment joyeuse vie dans notre ambulance, et ceux d'entre nous qui vivent encore se souviennent avec attendrissement de ce que nous appelions notre villégiature, dans cette grande pièce aérée, aux lambris blancs rechapés de filets d'or aux corniches moulées, avec un plafond représentant un ciel riant où voltigeaient de petits amours roses au milieu de nuages blancs et floconneux.

Par trois grandes fenêtres, nous apercevions les arbres du parc couverts de givre, et nous éprouvions un sentiment de bien-être égoïste à être bien au chaud dans l'atmosphère tiède de notre salon et au repos dans nos bons lits, en songeant aux misères de froid et de fatigues jadis subies.

Puis ce qui animait, éclairait, embellissait tout pour nous, c'était la sœur de charité qui nous soignait. O chère sainte sœur, qu'elle était jolie, sans s'en douter, sous sa cornette aux ailes flottantes, dans leur blancheur, comme des ailes d'anges, avec ses yeux bleus, limpides et profonds comme un ciel pur, qui révélait ses cheveux blonds soigneusement cachés sous son voile de vierge, avec son teint aussi rose et frais qu'une aurore de printemps, avec son sourire si clair, si jeune, remède suprême et délicieux de nos souffrances.

Qu'elle était simple et bonne, la chère sainte sœur, quand elle entrait si doucement qu'on eût cru à une apparition céleste et que sa voix d'argent nous disait si gaiement le matin : « Eh bien ! comment cela va-t-il mes enfants ? » C'était si gracieux ces mots : « mes enfants », adressés par cette bouche mignonne à ces six soldats, dont deux ou trois dépassaient de vingt ans son âge ! Comme aussi nous étions des enfants soumis et obéissants à ses moindres ordres ! Combien vite nous nous taisions quand elle disait : « Ne faites pas

tant de bruit! Que nous étions sages quand elle commandait: « Capitaine Laroumière, rentrez vos bras dans votre lit... Il ne s'agit pas de prendre froid. — Monsieur Hubard, si j'entends encore vos vilains jurons, je ne vous parlerai plus de la journée. — Vous n'êtes pas gentil, lieutenant... Vous voilà encore sur le côté et le docteur veut que vous restiez couché sur le dos ».

Avez-vous compris, cher ange du bon Dieu, de quelle affection respectueuse, attendrie, religieuse comme une prière, nous vous aimions tous les six? Vous êtes-vous jamais doutée que parfois nous dérangions sournoisement nos appareils pour que votre main si douce vint les remettre en place? Vous souvenez-vous de nos supplications quand vous vouliez vous en aller? « Oh! restez encore, sœur Peaufine!... »

Que vous avez ri de votre si bon rire, qui sonnait comme une musique, quand nous vous avons baptisée de ce nom, vieux souvenir de Saint-Cyr, si bien justifié pour vous, au lieu de votre vilain nom officiel de sœur Anastasie! Comme vous saviez bien prendre nos plaisanteries, parfois risquées, de troupier! Avec quelle indulgence vous nous apportiez des romans, dont vous ne regardiez même pas le titre, pour remplir les heures toujours trop longues où vous n'étiez pas là!

Et, un jour, n'avez-vous pas eu l'idée de nous dire: « Voulez-vous me faire bien, bien plaisir, mes enfants? — Oh! oui, sœur Peaufine. — Eh! bien! je vais vous dire tout haut: Notre Père... et: Je vous salue, Marie... et vous le redirez tout bas. »

Et alors, agenouillée au milieu de la pièce, d'une voix devenue lente et grave, la sœur récitait la prière à laquelle nos six voix rauques répondirent: Ainsi soit-il! pendant que nos cœurs émus s'emplissaient de souvenirs d'enfance d'une infinie douceur. Elle n'était plus jolie ce jour-là, sœur Peaufine... Elle était belle, d'une beauté céleste, quand elle se releva, le visage rayonnant comme d'un triomphe. Oh! chère sainte sœur Peaufine, soyez à jamais bénie!

... Mais les jours sombres revinrent. Malgré tous les efforts de sœur Peaufine pour nous cacher la vérité, les mauvaises nouvelles percèrent les murs.

Il y avait eu des combats malheureux et le visage de sœur Peaufine était si triste, si triste quand elle rentra un matin, que tous nous nous écriâmes: Qu'est-ce qu'il y a?

Deux larmes coulèrent sur ses joues, et, joignant les mains, elle dit:

— Orléans est repris... Ils seront bientôt ici... Mon Dieu! ayez pitié de nous!

Les joies furent finies ce jour-là... Nous ne revîmes plus le sourire de sœur Peaufine.

Le lendemain, un grand cliquetis de sabre remplit le vestibule. La porte du salon s'ouvrit brusquement, et un, deux, trois officiers allemands entrèrent triomphants et bruyants, suivis de la religieuse pâle et glacée.

— Combien de blessés ici? demanda celui qui paraissait être le chef.

— Six, monsieur.

— Officiers?

— Oui, monsieur.

— Celui-ci qu'a-t-il?... Et celui-là... Il faudrait une liste avec les noms, les grades et l'indication des blessures.

— La voici

— Vous êtes prisonniers, messieurs. Je compte sur votre loyauté pour ne pas essayer de partir quand vous serez convalescents.

— Vous avez tort, monsieur, répondit le commandant. Nous avons été blessés à Coulmiers où vous avez été vaincus; nous ne nous sommes pas rendus et nous ne nous rendons pas. Pour moi, quand je pourrai m'en aller je m'en irai. C'est affaire à vous de nous garder si vous voulez.

— C'est bien. Je vais mettre des sentinelles aux portes... Nous verrons si vous vous échappez.

— Bah! Je me suis bien échappé de Sedan! Je sais comment cela se passe et je l'apprendrai à ces Messieurs.

— Il fait trop chaud ici, dit le médecin allemand qui accompagnait l'officier. Ce n'est pas sain.

Et brusquement d'un geste maître, il ouvrit la fenêtre. Une bouffée d'air glacé entra dans le salon, tombant droit sur le lit de l'officier de mobiles qui toussa.

Sœur Peaufine s'avança et avec autorité ferma la fenêtre:

— Je vous demande pardon, messieurs, dit-elle. Mais j'ai la responsabilité de mes malades et un

changement dans la température à laquelle ils sont habitués pourrait être mauvais.

Les Allemands n'insistèrent pas et se retirèrent.

Le soir, l'officier de mobiles toussa davantage. La sœur passa la nuit dans le salon, assise sur un fauteuil, égrenant son chapelet, nerveuse, inquiète, se levant souvent sur la pointe du pied pour s'approcher du lit et écouter la respiration de plus en plus oppressée du malade. Le lendemain, la fluxion de poitrine était déclarée et la fièvre ardente.

Quand notre médecin vint, son froncement de sourcils ne disait rien de bon.

Retourné de mon côté, il dit tout bas à la religieuse:

— Mauvais... très mauvais!... Avec sa blessure à la poitrine, grosse complication! C'est bien grave.

Néanmoins la journée se passa telle quelle. Mais le soir, la fièvre revint plus violente. En s'en allant, le docteur hochait la tête sinistrement. Quelle nuit? Vieux soldat, j'en ai vu beaucoup de terribles, jamais une comme celle-là.

Le délire commença vers minuit. Au milieu de mots confus et sans suite, le pauvre blessé répétait comme un refrain d'appel suprême: « Maman! Maman!... Je vais mourir... Viens m'embrasser encore une fois, une seule fois »

Infatigable, debout, pâle, crispée au pied du lit, la sœur ne quittait pas le malade des yeux, ne s'éloignant que pour aller chercher à la cheminée le pot de tisane dont elle versait quelques gouttes dans une tasse pour humecter les pauvres lèvres brûlantes. Et nous autres, nous étions là, haletants, angoissés, cloués au lit, furieux de notre impuissance à assister notre camarade et à aider la sainte femme.

A trois heures, après être restée longtemps penchée sur le mobile, elle sortit doucement sans rien dire à personne et revint bientôt après avec un prêtre, qu'elle était allée chercher, seule en pleine nuit, sans crainte, au milieu des soldats allemands. Le prêtre administra le mourant. Nous suivions, sans les comprendre, les prières latines. Mais comme la sœur disait de temps en temps: *Amen!* tous les cinq nous répétions avec elle: *Amen!* Et toujours d'une voix qui s'affaiblissait, l'officier gémissait: « Maman! Maman! Embrasse moi encore une fois! »

Au matin, le docteur dit:

— Ce sera fini dans une heure.

Un souflet, à peine perceptible, disait encore: « Embrasse-moi, maman! »

Alors, sœur Peaufine s'approcha du lit, souleva sur son bras la pauvre tête, déjà pâle et mit sur le front un long baiser. Un sourire d'extase se répandit sur le visage du petit officier de mobiles, et, avec son dernier soupir, deux mots sortirent de ses lèvres: « Merci... maman! »

H. S. DE FORGE

Boutades.

Une voyageuse étrangère, en débarquant à Genève aperçoit aux abords de la gare de Cornavin un gendarme de haute stature, un bel homme enfin.

— Oh! s'écrie-t-elle, la police est joliment bien faite à Genève.

Désespéré d'avoir reçu une semonce de son chef de bureau, un employé des postes tente de se suicider.

On le rappelle à la vie et après avoir entendu les causes de sa funeste détermination, quel qu'un murmure:

— Ces facteurs, ça prend tout à la lettre!

Chez la fruitière:

— Eh bien, Zoé, vous trouvez-vous bien chez vos nouveaux maîtres?

— Oui, ce sont de braves gens; seulement je les trouve un peu toqués. Ils me disent toujours de parler à la troisième personne, et ils ne sont que deux...

— La petite Jeanne, fort scandalisée d'une expression un peu crue échappée à son frère aîné, accourt vers sa mère:

— Maman, fais taire André... il dit des mots tout nus!

Toto est en visite avec sa mère chez une dame, en possession, depuis peu, d'une portée de petit chiens, d'ailleurs fort jolis. On lui en offre un, qu'il accepte avec joie.

— Seulement, dit-il, il faut attendre qu'il soit plus gros: si on le séparerait de sa mère, comment apprendrait-il à aboyer?

Nos petites bonnes... à ne rien faire.

Deux de ces demoiselles se rencontrent dans un square:

— Tiens c'est vous, mademoiselle Julie. Que faites-vous donc sur ce banc?

— Des courses comme vous voyez. Et vous?

— Moi aussi,

— Eh bien, alors, asseyez-vous donc!

Un pharmacien de Lausanne vient de recevoir la lettre suivante:

« Monsieur. Veuillez m'envoyer une pièce de 90 centimes de votre savon pour enlever les taches de rousseur par remboursement. »

Un monsieur très chauve est désolé de ce que son coiffeur vient de prendre la résolution de se retirer des affaires.

— Bah! lui disait-on, vous lui trouverez sans peine un remplaçant.

— Erreur! ce garçon-là avait pour moi des attentions pleines de délicatesse et que je ne retrouverai pas chez un autre... Figurez-vous qu'avant de me couper les cheveux, il bourrait sa manche d'autres cheveux assortis aux miens, et qu'il faisait pleuvoir en mèches drues sur mon peignoir, tout en jouant des ciseaux et en s'exclamant: « Matin! monsieur le comte en avait besoin? »

Eh bien j'avais beau ne pas être dupe, ça me faisait tout de même plaisir!...

— Bonjour, bonjour, père François. On continue de vieillir?

— Hélas oui, tout doucement. C'est encore le meilleur moyen que j'aie trouvé pour vivre longtemps!

Au restaurant:

— Garçon, ce bifteck est exécutable; ça n'est qu'une semelle!

— Pour douze sous, on ne peut pourtant pas vous donner une paire de chaussures!

X. est sur le point d'épouser un laidron dépassant déjà la quarantaine, mais possédant un gros sac d'écus.

— Quel âge a ta future? lui demande un indiscret.

L'autre, après hésitation:

— Six cent mille francs!

Entre jeunes filles:

— Tu crois que M. X... a l'intention de t'épouser; mais qu'est-ce qui te le fait croire? T'a-t-il déclaré ses sentiments?

— Non; mieux que cela. Je sais qu'il s'est enquis très sérieusement de la situation de fortune de papa...

L. MONNET.

Magasins populaires de Max Wirth Zurich, Bâle et St-Gall, offrent à des prix très avantageux et envoient échantillons franco. Adresse: Max Wirth, Zurich.	Cotonne p. tabliers et robes, à 55 c. p. m. Cretonne forte et Indienne, à 45 c. » Batistes et étoffes à jour, à 60 c. » Brillant Grenad* et Zéphirs, à 80 c. » Reps, Crêpes, Côtelines, Plissés 80 c. » Sutins, Impr. damassés et unis 75 c. » Etoffes p. habil. de garçons, à 90 c. » Immense choix. Prix reconnus excessivement bon marché.
---	--

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, rue Pépinet, 3.

Papier spécial pour dessécher les fleurs.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.